

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 32 (1894)  
**Heft:** 35  
  
**Artikel:** Entre veufs  
**Autor:** Laurent, Ch.-Marie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194454>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

transporter à de grandes distances, soit pour les soustraire au danger, soit pour les conduire à quelque plantureux marécage.

Cet intéressant oiseau possède une autre qualité essentielle : il figure merveilleusement à la broche. Nul rôti ne peut rivaliser avec une bécasse bien en chair.

Aujourd'hui, le beau temps de la chasse est passé. Celui qui ne veut pas rentrer chez lui sans avoir tué quelque chose, en est réduit à faire la chasse aux puces de son chien.

Mais il y a la question d'amour-propre.

Certain Gascon s'en tirait en disant d'un air dégagé : « Peuh ! le gibier craint tant mon fusil qu'il se met hors de portée. »

Ce qui est plus commode, c'est de passer chez un marchand de gibier. C'est une façon de rectifier son tir.

En ce cas, il faut au moins simuler une blessure sur la tête.

Un chasseur avait négligé de le faire. Sa femme lui dit : « Mais où donc ce lièvre est-il blessé ? » Il répondit tranquillement : « Nulle part ; mon coup de fusil l'a tellement effrayé, qu'il est mort de commotion. »

Toutes les femmes ne s'y laissent pas prendre. Telle qui avait trouvé une pièce par trop faisandée, dit, le lendemain, à son mari : « Mon ami, promets-moi de ne pas tuer du gibier avancé aujourd'hui. »

Un petit délassement pour terminer, messieurs les chasseurs : Essayez de répéter plusieurs fois de suite, sans vous arrêter et sans fautes de prononciation, cette phrase : *Un chien de chasse sachant chasser.*

Essayez donc !

### La cuisine coréenne.

La guerre qui se poursuit actuellement entre la Chine et le Japon, fournit aux journaux l'occasion de nous entretenir des mœurs de ces lointains pays. Le *Pot-au-Feu*, entre autres, publie sur la cuisine en Corée des détails piquants que lui a communiqués le colonel Chaillé-Long, ancien chef d'état-major de Gordon-Pacha et ancien consul général des Etats-Unis :

« Le Coréen se couche en même temps que le soleil et se lève avant l'aube. Une immense cloche publique, appelée In-Kiung, donne le signal de fermer les boutiques ; les rues qui, durant la journée, fourmillent de monde, deviennent en un instant silencieuses et désertes. Avant de s'étendre sur sa natte, le bon Coréen se bourre l'estomac de *pap* (riz), après quoi il ingurgite, tout en jouant

un jeu semblable au tric-trac, une quantité formidable de *sul* (eau de-vie de riz fort enivrante). J'oubliais de vous dire que le Coréen est un buveur formidable, et il n'est pas rare de voir sa femme lui tenir tête.

» Le *pap*, qui constitue la nourriture principale, est du riz lavé dans l'eau salée, puis bouilli. Cette préparation, usitée d'ailleurs au Japon, lui donne une blancheur de neige qui le rend fort appétissant. On le verse dans un grand seau autour duquel s'accroupit la famille.

» On mange, comme en Chine, avec des cuillers et des bâtonnets ; assiettes, fourchettes et couteaux sont inconnus. Toute la vaisselle est en cuivre ; quelques rares mandarins se servent de bols en porcelaine gris pâle imitant la porcelaine.

» Le Coréen a aussi son pot-au-feu qui s'appelle *kimtchi* : bœuf bouilli avec navets, oignons, radis et racines variées, fortement assaisonné de poivre et de sel et accompagné d'une sorte de choucroute à l'odeur écœurante.

» Le poisson tient encore une grande place dans la cuisine du pays. On le mange très avancé et même pourri. L'indigène ne dédaigne pas, en outre, de le déguster cru, et l'on voit fréquemment des pêcheurs à la ligne, accroupis au bord de la rivière, plonger le poisson qu'ils viennent de tirer de l'eau dans un vase de *soy*, — sauce très épicée, — puis le croquer tout vivant. Le *bo-boi*, salade d'arêtes de poissons, est une grande friandise.

» Mais le régal suprême, aussi apprécié du coolie, quand il peut s'offrir ce luxe, que du roi Li-Hi, c'est la viande de chien. Une soupe au chien est le *nec plus ultra* de tout Coréen.

### Une chèvre pour appât.

On nous écrit du Jura :

Depuis une quinzaine de jours, il n'est bruit dans la contrée que des méfaits d'un loup ou autre carnassier ayant élu domicile dans nos montagnes.

Le gigot de mouton est-il préférable à la longe de veau, ou l'agneau se désaltérant dans l'onde pure aurait-il froissé les susceptibilités de maître loup ? telle est la question qui se pose à la vue du massacre de tant de moutons dans le Jura. Une chose est bien certaine cependant, c'est que Sa Majesté a d'abord épuisé la gent moutonnaire disponible sur nos pâturages, avant de se ruer sur la race bovine.

Donc l'autre jour, la terreur a-t-elle été grande lorsque la nouvelle se répandit que, sur une montagne du voisinage, un veau venait d'être égorgé et en partie dévoré. Il n'y avait plus à en douter, un malfaiteur à quatre pieds rôdait

sur ces hauteurs, et il s'agissait de s'en défaire à tout prix.

Les chasseurs les plus éprouvés des environs prirent leur fusil, et, un beau soir, ils allèrent se mettre en embuscade sur le lieu même où l'animal avait été dévoré. Une chèvre, pauvre victime, choisie comme appât, fut attachée au pied d'un arbre, et tous nos disciples de saint Hubert d'aller prendre leurs cantonnements sur les sapins d'alentour.

Défense de fumer, défense de causer, telle était la consigne.

Mais il fallait, pour attirer le loup, que la chèvre bêlât. Et la chèvre ne bêlait pas du tout, ce qui faisait le désespoir de nos chasseurs.

Après une attente longue et fatigante, l'un d'eux, impatienté, se mit à bêler, en imitant la chèvre d'une manière si frappante, que le loup lui-même devait évidemment s'y laisser prendre.

On peut se figurer l'hilarité que ces bêlements, au sommet d'un sapin, provoquèrent chez les autres chasseurs, qui en avaient comme on dit « mal au ventre. » Vraiment ils se tordaient.

Inutile de dire que le loup ne daigna pas les honorer d'une visite, et qu'en imitant le bêlement de la chèvre pendant un certain temps, on gagne une soif à laquelle le chasseur ne résiste guère.

Chacun descendit de son perchoir, et, après avoir bu un verre à la ronde, la petite troupe regagna ses foyers, en faisant entendre de joyeux chants.

La chèvre suivait, enchantée du résultat, et se promettant bien, si semblable occasion venait à se présenter, de garder le mutisme le plus complet.

### Entre veufs.

Depuis la mort de son mari, qui déjà remontait à six mois, Mme de Villeroze ne passait pas un jour sans pleurer et sans aller chaque après-midi au Père-Lachaise arroser les fleurs de la tombe autant de ses larmes que de l'eau prise à la fontaine commune.

Puis elle restait des heures entières tantôt agenouillée sur la pierre, tantôt accroupie sur un pliant, plongée dans l'immobilité du désespoir.

En cet état, elle murmurait à voix basse des phrases inachevées et engageait avec le défunt des conversations intimes, profondes, mystérieuses, où elle donnait à la fois l'interrogation et la réplique.

Veuve sans enfants à vingt-six ans après trois années qui lui avaient semblé passées dans le paradis, elle ne pouvait supporter le vide horrible qui s'était fait tout à coup dans sa vie. Elle avait pris en exécration la terre et tous ceux qui l'habitent.

Elle était particulièrement furieuse contre toutes les femmes qui, plus heureuses qu'elle, avaient encore leurs maris. Elle ne pardonnait même pas à celles qui, mal loties dans leur association conjugale, auraient troqué de bon cœur leur sort contre le sien.

— Pourquoi, s'écriait-elle avec un retour dans les idées et une recrudescence de sanglots, Dieu enlève-t-il les meilleurs lorsque tant d'ivrognes et de chenapans continuent à étaler leurs vices au soleil! Ne pourrait-il frapper de préférence sur ceux qui sont inutiles ou nuisibles et qui ne chérissent qu'eux-mêmes?

Du reste elle avait, par anticipation, dit adieu à l'existence et s'était vouée à un deuil éternel en attendant le moment d'aller rejoindre celui qu'elle avait perdu.

Un jour, après avoir arrosé ses fleurs, elle fut frolée au passage par un monsieur bien mis, distingué, jeune encore, qui portait un crêpe noir jusqu'au sommet de son chapeau, et qui, triste et pâle, entra silencieusement dans une chapelle tombale sise presque en face.

Elle n'y fit pas grande attention; mais lui semblait pourtant que c'était la première fois que cet homme entrait dans cette chapelle.

Il y séjourna environ une heure.

Il revint le lendemain portant un bouquet de fleurs fraîches.

« On n'a pourtant enseveli personne ces jours-ci dans cette chapelle, » se dit la jeune veuve.

Quand il fut parti, l'instinct de la curiosité qui n'abandonne pas les femmes même au milieu de leurs plus tristes préoccupations, lui fit faire quelques pas vers le monument.

Elle lut à travers les ogives et la grande vitre de la porte sur une plaque de marbre blanc appendue à l'un des côtés :

MADAME GEORGES DUMÉNIL

NÉE LUCIE DE COLMONT

DÉCÉDÉE A PARIS, DANS SA 29<sup>e</sup> ANNÉE

LE 10 JANVIER 1893

— C'est évidemment la femme de ce Monsieur, pensa la veuve. Comment se fait-il qu'il vienne si tard lui rendre ses devoirs? D'après la date, voilà cinq mois qu'elle est morte.

M. Duménil revint chaque jour de la semaine. Cela devenait une habitude. Mme de Villeroze se figura d'abord avec une sourde colère qu'elle avait peut-être été remarquée, lorsqu'un jour le nouveau venu, en passant, renversa par mégarde le vase plein d'eau qu'elle était allée remplir un instant auparavant pour arroser ses fleurs.

Il entra dans sa chapelle sans même songer à s'excuser.

— Le respect des morts ne devrait pas faire oublier celui qu'on doit aux vivants, murmura la veuve d'un ton vexé.

Elle prit son pot pour aller le remplir de nouveau, et passa devant la chapelle en lançant un regard de côté. M. Duménil était adossé en face de l'inscription consacrée à sa femme. Ses traits portaient l'empreinte de l'accablement et des larmes descendaient lentement le long de ses joues.

— Je n'aurais jamais cru, pensa la veuve, qu'un homme fût ainsi capable de pleurer sa femme. Il n'y avait que mon pauvre Henri qui ne m'aurait pas survécu huit jours, lui, si j'étais morte à sa place.

M. Georges Duménil laissait rarement passer deux jours de suite sans venir à la chapelle. Il apportait toujours des fleurs, tantôt un bouquet, tantôt un pot, remplaçant les anciennes à mesure qu'elles se fanaient.

Quinze jours après le premier accident de l'eau répandue, il eut encore le malheur de renverser en passant le pot de la veuve et, pour surcroît, de le casser.

— En vérité, monsieur, protesta celle-ci toute déconfitte, vous devriez bien voir où vous marchez. L'autre jour vous l'avez encore renversé sans m'adresser un mot d'excuses. Aujourd'hui, il ne me reste pas même la ressource d'aller chercher d'autre eau.

M. Duménil parut sortir d'un long rêve, aperçut le dégât et se confondit en excuses.

— Demain, dit-il, je remplacerai le vase que j'ai brisé. Pour aujourd'hui, madame, veuillez me permettre de réparer ma maladresse.

Il prit dans la chapelle l'arrosoir encore plein de la veille, et se prépara à humecter la tombe.

Mais la veuve l'arrêta :

— Il n'y a que moi, dit-elle, qui ai le droit de toucher à ces fleurs.

Et sa figure se contracta.

— Vous paraissiez en proie à une douleur bien profonde, dit Georges touché. Il jeta un coup d'œil sur la pierre sépulcrale et lut :

HENRI DE VILLEROZE,

Licencié en droit.

1864 — 1892

— C'est sans doute Monsieur votre mari que vous avez perdu, ajouta-t-il d'une voix respectueuse et pleine de compassion.

Mme de Villeroze tourna la tête sans pouvoir retenir ses larmes.

— Ah! j'ai passé par là! fit douloureusement Georges Duménil et je vous plains de tout mon cœur; car vous vous aimiez, est-ce la peine de vous le demander?

— Ah! soupira Mme de Villeroze en levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin.

— C'est comme moi, poursuivit Georges, je ne comprends pas qu'on puisse survivre à des coups pareils. Que de fois j'ai appuyé à mon front la gueule d'un revolver! La pensée que Dieu ne veut pas qu'on attente à ses jours m'a chaque fois retenu.

— Moi, j'évite toujours de m'approcher des ponts, murmura Mme de Villeroze.

— Vous n'avez pas d'enfant?

— Hélas! non.

— Je n'en ai pas non plus.

— C'eût été une grande consolation.

— On peut-être un surcroît de chagrin.

— Vous n'êtes pas toujours venu au cimetière depuis la mort de Mme Duménil? demanda discrètement la jeune veuve.

— Cela me faisait trop de mal. J'ai voyagé pour m'étourdir, mais je n'ai pas réussi à oublier!

Le lendemain, M. Duménil avait remplacé par un arrosoir tout neuf le vase qu'il avait si maladroitement brisé, et il eut soin de veiller à ce qu'il fût toujours plein.

Toutes les fois qu'il se trouvait au cimetière en même temps que la veuve il ne souffrit jamais qu'elle se rendit à la fontaine, empressé qu'il était d'y aller à sa place.

Tous les petits services qu'on peut rendre en pareille circonstance, il ne manqua pas de les lui offrir, et ils étaient souvent acceptés avec reconnaissance.

(La fin au prochain numéro.)

### Poai et ne pas poai.

On dit qu'on renâ, qu'allugavê dâi resins que ne poivê pas accrotsi, sê mette à lè mépresî, po cein que ne lè poivê pas rupâ. Eh bin, y'a bin dâi renâ à dou pi dein stu mondo et que sê conduisent tot autrameint se pâovont fêrê oquiê âo se ne lo pâovont pas fêrê. Attiutadê stasse :

On gaillâ, bin malado, que ne poivê pas sailli dè son lhi, avâi on dzo la visita dâo menistrê, que lâi desâi cauquîs bounês résons po lo preparâ po lo grand voiadzo. Et pi lâi desâi assebin que se l'avâi oquiê contrê cauquon, lâi faillâi perdenâ po êtrê perdenâ lè d'admont.

— Lâi a voutron vesin Dâvi, se lâi fâ lo menistrê, avoué quoui vo z'âi z'u dâi tsecagnês, que vo ne pâodê ni vairê, ni cheintrê, à cein qu'on m'a de. Ye sê bin que l'a z'u dâi too avoué vo; ma vo z'âi petêtrê oquiê à vo reprodzi assebin; vo fariâ bin, po mouri ein pé, dè lâi perdenâ dévant dè modâ po l'autro mondo.

— Eh bin, monsu lo menistrê, se répond lo malâdo, se vîgno à mourî, lâi vu bin perdenâ; mâ se pu mè gari, mè bombardâi se ne l'étranlio pas lo premi iadzo que lo reincontro!

### Coumeint quiet lo mândzo dussê avâi réson.

Se tot lo mondo desâi adé la pura vretâ, on porrâi crairê tot cein qu'on dit; mâ sê faut démaufiâ; y'a tant dè dzeins que ne diont què dâi dzanliês que s'on lè z'attiutavê on sarâi dâi galês lulus. Et pi y'êin a dâi z'autro que sê crayont dè derê la vretâ et que diont dâi meintês, sein lo volliâi, que dâi iadzo on ne sâ pas à quiet s'êin teni.

Et pi y'a dâi dzeins que crayont tot cein qu'on lâo dit; dâi z'autro que ne crayont pas tot lo mondo; mâ suivant quoui lâo dit oquiê, n'ia pas! cein dussê êtrê, et s'on lâo desâi que pliâo à la rolhie quand fâ on bio sêlâo, l'âovretriont lâo parapliodze.

L'est dè ellia sorta qu'êtâi la fenna à Rebibe. Le n'attiutavê diêro se n'homme po cein que lâi desâi trâo soveint dâi gandoisês; mâ quand onna dzein dè sorta lâi desâi oquiê, le lo créyâi.

Rebibe, qu'êtâi cherpentier, s'êtâi laissi veni avau ein monteint la ramure dè la maison à Brîngue. Posâvont la frête, et ne sê pas coumeint cein est z'u; mâ tantîa que lo pourro Rebibe. qu'êtâi aguelhi pè lo fin coutset, s'est laissi tsezi perque bas iô l'est restâ êtai sein remoa, tot êtourlo. On l'a met su onna suvire, on l'a eimportâ et on est vito z'u criâ lo mândzo.

Quand lo mândzo est venu et que l'a vu lo gaillâ que ne budzivê pas mé que 'na grougne, ye fâ :